B. L. 8859

JOCKO

OU

LE SINGE DU BRÉSIL,

DRAME EN DEUX ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

Mêlé de Musique, de Danses et de Pantomime,

PAR MM. GABRIEL ET ROCHEFORT,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THEATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 16 MARS 1825.

Musique de M. Alexandre PICCINI, Ballet de M. BLACHE, Décorations de M. CICÉRI;

SECONDE ÉDITION.

AVEC LA MUSIQUE.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1825.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JOCKO.	M. MAZURIER.
FERNANDEZ, traitant Portugais, faisant le commerce du riz. . . .	M. GOBERT.
PÉDRO, vieux domestique de Fernandez.	M. PIERSON.
DOMINIQUE, fils de Pedro, d'un caractère simple	M. PAUL.
CORA, jeune Brésilienne esclave de Fernandez.	Mlle. LOUISE PIERSON.
FERNAND, fils de Fernandez, il a sept ans.	Mlle Charlotte BORDES.
UN BRESILIEN, parlant. . . .	M. BLANCHARD.
Matelots.	
Brésiliens, Créoles et Nègres.	

La scène se passe au Brésil, près du Para.

BALLET.

Pas de Trois, Brésilien.

M. Mazilier; Mlles. Louise Pierson, Adèle.

Pas de Six. (Le Chica.)

MM. Dumas, Lalande, Arène; Mmes. Gratienne, Pernard, Marivin.

DEUX ENFANS BRÉSILIENS,
Le petit Lingot, la petite Sophie.

Tout le corps de ballet.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

Digitized by Google

JOCKO

OU

LE SINGE DU BRÉSIL

DRAME EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un beau site des colonies; à droite, l'entrée d'une forêt de bambous ; au troisième plan, du même côté un gros tamarinier qui avance au milieu de la scène et dont quelques branches sont penchées vers la terre. Un grand filet est tendu au milieu de l'arbre, qui doit être assez large pour qu'on puisse s'y asseoir et s'y cacher. A gauche, une petite habitation construite en bambous et couronnée par un bouquet de palmiers; sur le devant, une cloche suspendue à un poteau. Dans le lointain on aperçoit un champ de riz. Il est neuf heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINIQUE, Brésiliens, Brésiliennes, Créoles et Nègres.

Au lever du rideau, les Brésiliens qui viennnent de terminer leurs premiers travaux, se livrent à des jeux. Les danses sont commencées. Deux jeunes Brésiliens frappent sur des petits tambours de basque; on exécute LE CHICA. *Sur le devant de la scène, à droite, Dominique, assis sur des nattes de jonc, est occupé à faire un collier de graines rouges.*

DOMINIQUE, *se levant.*

Voilà mon collier terminé. J'espère que ma petite Cora

Digitized by Google

sera bien contente, quand je lui offrirai... Mais comment n'est-elle pas là, elle qui aime tant la danse! Et papa donc, qui se fait attendre aussi... Je m'en vais aller le chercher. Continuez, mes amis, je serai bientôt de retour.

(*Il sort par la gauche.*)

Les danses recommencent. Cora arrive; elle paraît inquiète: elle aperçoit le collier que Dominique a laissé sur la natte de jonc; elle s'en empare. Elle exprime un peu de jalousie en jettant le collier; bientôt elle prend part aux jeux et aux danses des Brésiliennes. A la fin du ballet, elle s'éloigne avec ses jeunes compagnes.

SCÈNE II.

PEDRO, DOMINIQUE, Brésiliens et Brésiliennes.

PÉDRO.

Allons, enfans, voilà bientôt deux heures que l'on a quitté ce champ de riz, dont la récolte devrait être déjà terminé. . Il est temps de reprendre l'ouvrage... vous savez que je n'aime pas les paresseux.

(*Il étend ses bras.*)

DOMINIQUE.

Je parie, papa, que vous venez de dormir?

PÉDRO.

C'est vrai; j'ai profité de l'absence de notre maître don Fernandez pour faire un bon somme. (*Il bâille.*) Ah! je m'en suis joliment donné. Il fait si chaud dans ce diable de pays! Trente degrés!... Ça fait trembler, quand on y pense. (*à un Brésilien.*) Toi, tu m'attendras là-bas. Il y a une malle qui contient des effets envoyés à notre maître, tu m'aideras à l'apporter jusqu'ici.

Tous les Brésiliens sortent par la gauche en emportant leurs outils.

SCÈNE III.

PÉDRO, DOMINIQUE.

PÉDRO.

Reste, Dominique, j'ai à te parler.... Comme je suis ton père, et que personne n'a encore osé me contester ce titre, j'ai le droit de te demander ce que tu fais, quand tu ne fais,

Digitized by Google

quand tu ne fais rien, et particulièrement ce que tu as fait depuis ce matin ?

DOMINIQUE.

Avant de quitter votre habitation, j'ai d'abord épousseté tout le cabinet d'histoire naturelle de notre maître ; j'ai rangé tous ses coquillages ; j'ai aligné sur les rayons sa belle collection de perroquets, cela fait un joli coup-d'œil.

PÉDRO.

Tu ne me dis pas que tu es levé depuis six heures du matin.... que tu as commencé un collier.

DOMINIQUE.

Pour Cora, je l'oubliais ; tenez, comme il est joli.

Il montre le collier.

PÉDRO.

Est-ce que par hasard tu en serais amoureux ?

DOMINIQUE.

Je le crois bien ; j'en suis fou.

PÉDRO.

Ah! par exemple, c'est un peu fort ; je t'ai peut-être fait venir tout exprès de Lisbonne pour tomber subitement amoureux de cette petite Brésilienne.

DOMINIQUE.

Dame ! elle est si jolie !

PÉDRO.

Je ne dis pas le contraire... mais tu ne sais pas ce que c'est de se prendre de belle passion pour une jolie femme... Ta mère aussi était jolie... et je sais bien ce que ça m'a valu; d'ailleurs, je ne veux pas que mon fils se mésallie. Je te défends d'y songer davantage.

DOMINIQUE.

Laissez donc, papa.

PÉDRO.

Désormais si je te vois lui lancer la plus petite œillade, je te renvoie en Portugal.

DOMINIQUE.

Quoi ! vous voulez absolument.

PÉDRO.

Si j'ai suivi le seigneur Fernandez en ces lieux, si j'ai consenti à me mettre à la tête de ses esclaves, si je t'ai associé à mes fonctions dans la surveillance des propriétés de notre maître, je n'ai pas oublié et je n'oublierai jamais la distance qu'il y a entre nous autres Européens, et les naturels de ce

Digitized by Google

pays... Il faut montrer de la fierté, mon cher Dominique, entends-tu bien, mon garçon... je sais bien que nous ne sommes presque pas grand' chose, que nous ne sommes rien, mais il faut tenir notre rang.

DOMINIQUE.

Ah! ne craignez rien, papa, j'aime ma petite Cora, mais je n'en serai peut-être jamais payé de retour; son caractère est si léger!... Vous le savez, elle n'aime que la chasse, chaque jour elle vient chasser toutes les bêtes de cette forêt, et quand je veux lui parler de mon amour...

PÉDRO.

Elle te chasse comme les autres... C'est égal, je ne veux pas que vous vous trouviez ensemble; on ne sait pas ce qui peut arriver... Mais voici notre maître.

SCÈNE IV.

Les Précédens, FERNANDÈZ.

Il entre sans voir Pédro; il tient une lettre à la main.

FERNANDEZ.

L'arrivée de cette lettre comble tous mes vœux, toutes mes inquiétudes pour le succès de mes opérations de commerce vont être dissipées. (*Se retournant.*) Ah! c'est toi, Pédro; apprends tout mon bonheur, je vais bientôt embrasser mon épouse et mon fils.

PÉDRO.

Est-il possible!

FERNANDEZ.

Mon fils chéri! Ah! cette nouvelle me fait oublier toutes les peines que j'ai eues à former ici un établissement dont le succès est encore douteux.

PÉDRO.

Ma foi tant mieux!... Et qu'est-ce qui vous a donc apporté ces bonnes nouvelles?

FERNANDEZ.

C'est le vaisseau portugais qui vient d'amener le nouveau gouverneur du Brésil.

PÉDRO.

Je ne sais pas trop si je reconnaîtrai votre petit Fernand... Tout ce que je puis me rappeler, c'est qu'il était bien gentil.

DOMINIQUE.

Il n'avait encore que trois ans quand nous avons quitté Lisbonne Quel âge peut-il bien avoir maintenant?

Digitized by Google

PÉDRO.

C'est bien facile à compter; voilà un an que nous sommes ici...

DOMINIQUE.

Ça lui fait tout juste ses quatre ans et demi.

FERNANDEZ.

On m'annonce que ma femme vient de recueillir l'héritage de son oncle le marin, et qu'elle doit arriver ici sur un navire qui lui appartient.

PÉDRO.

Comment, cet oncle qui était si riche. (*D'un air joyeux.*) Ah! grand Dieu, que c'est heureux...

FERNANDEZ.

Pédro...

PÉDRO, *changeant de ton.*

Que c'est heureux que vous héritiez, et que c'est malheureux qu'il soit mort.

FERNANDEZ.

Je veux, mes amis, préparer une petite fête à ma chère Irma, et je compte sur vous pour m'aider un peu dans mes préparatifs, mais cela presse; elle ne doit pas être dix jours en mer; cette lettre est datée du onze, et nous sommes au vingt, avant vingt-quatre heures peut-être...

PÉDRO.

Oui, je la fêterons, cette bonne maîtresse. Je vois déjà tous nos travailleurs tresser des guirlandes, et leurs femmes faire les bouquets... Allons, Dominique, il faut te montrer, mon garçon, prouvons que quand l'occasion se présente d'être agréable à notre bon maître, nous ne la laissons jamais échapper.

DOMINIQUE.

Nous boirons, nous rirons, vous chanterez; mon père?

PÉDRO.

Tant qu'on voudra, mais je cours de ce pas rejoindre nos travailleurs, pour m'entendre avec eux; car je suis tout à la fois ici commandeur, chanteur, chef d'orchestre, et maître des cérémonies... Il y aurait de quoi perdre la tête, si on n'en avait pas. (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE V.

FERNANDEZ, DOMINIQUE.

FERNANDEZ.

Tu restes avec moi, Dominique; dis-moi, as-tu vu ce matin la petite Cora, ma jolie chasseresse?

DOMINIQUE.

Non, monsieur; elle court la forêt depuis la pointe du

Digitized by Google

jour. J'ai bien été la chercher, mais je ne l'ai pas attrapée; elle est plus légère que les oiseaux qu'elle poursuit... et puis moi, je n'ose pas pénétrer dans cette forêt; il y a tant de singes... tant de singes...

FERNANDEZ.

Est-ce que ces animaux te font peur?

DOMINIQUE.

Monsieur, je ne vous le cache pas... je ne puis pas encore me faire à leurs grimaces; ajoutez à cela qu'il y en a qui ne sont pas bons...

FERNANDEZ, *riant.*

Ah! ah! mon pauvre garçon, ta frayeur m'amuse... les singes ont plus d'esprit que de méchanceté, et leur adresse est très-souvent divertissante.

DOMINIQUE.

Oui, surtout lorsqu'ils vous montrent des dents, comme celui qui rode ici presque tous les jours, et que mon père voudrait pouvoir attraper,

FERNANDEZ.

Je vois que tu serais bien étonné si je te racontais l'aventure qui m'est arrivée.

DOMINIQUE.

Avec un singe?

FERNANDEZ.

Ecoute. Il y a 6 mois environ, que tourmenté par le désir de découvrir des objets d'histoire naturelle, je dirigeai ma promenade du côté du morne de la Grande Savanne, dans l'espoir de trouver au bord de la mer quelques-uns de ces coquillages qui ornent mon cabinet; lorsque tout-à-coup, des cris aigus frappent mon oreille; je m'approche, et je vois un énorme serpent qui livrait un combat terrible à un fort joli singe, dont l'espèce est connue sous le nom de Jocko, le reptile venimeux quitte sa victime pour s'élancer sur moi....

DOMINIQUE.

Ah! mon Dieu!

FERNANDEZ.

J'étais armé, je tirai sur lui et le tuai. Jocko, tout couvert de sang, restait sur la place, ses flancs déchirés et meurtris battaient avec force; le commun danger que nous avions couru tous les deux m'inspira pour lui un vif intérêt. Je pensai ses blessures, et j'obtins en peu de tems la plus complette guérison. Le pauvre animal une fois rendu à la vie, comprit qu'il me la devait, et ne sut comment me témoigner sa reconnaissance... Il devint mon élève; docile à tous mes ordres, devinant mes pensées, il me donna tant d'exem-

Digitized by Google

ples de son intelligence, que je résolus d'en obtenir les dernières preuves, en lui apprenant plusieurs tours d'adresse, qu'il exécute à mon commandement.

DOMINIQUE.

Comment, monsieur, vous avez pu?..

FERNANDEZ.

Chaque jour je vais passer une heure avec lui, près de sa cabane; car je n'ai pas voulu le priver de sa liberté; je lui ai porté quelques instrumens nécessaires à ses exercices. Cette occupation est devenue pour moi un plaisir aussi piquant que nouveau, et je m'y livre sans réserve.

DOMINIQUE.

Je trouve que vous avez bien de la bonté, monsieur, de faire comme ça l'éducation particulière d'un singe.

FERNANDEZ.

Ah! mon ami, tu ne sais pas tout...

DOMINIQUE.

Et quoi donc encore?

FERNANDEZ, *à part.*

Imprudent, j'allais lui révéler. (*Haut.*) C'est que je me propose d'écrire son histoire, et si je parviens à faire partager un jour à mes lecteurs l'intérêt que Jocko mérite, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon temps.

DOMINIQUE.

Ça sera bien difficile, monsieur, qui diable voulez-vous qui s'intéresse à un singe... si c'était un ours, ou un éléphant, je ne dis pas... parce que ce sont des bêtes qui occupent un certain rang parmi leurs semblables, mais un sapajou... allons donc...

FERNANDEZ.

Nous verrons pourtant... mais j'apperçois ton père, tu vas me suivre. Je veux visiter la récolte de riz qui est ici près; nous serons bientôt de retour.

DOMINIQUE.

C'est ça, chemin faisant nous rencontrons peut-être mademoiselle Cora.

(*Ils sortent par la gauche, en remontant la scène du côté du champ de riz.*)

SCÈNE VI.

PÉDRO, deux Nègres, *portant ue malle.*
(*Ils entrent par la droite.*)

PÉDRO.

Par ici, mes amis, par ici... déposez cette malle. (*Les nègres la posent*) C'est bien... (*Les nègres sortent.*) Ma foi,

Digitized by Google

la femme de notre maître a bien fait de nous envoyer tout ça. (*il ouvre la malle.*) car il n'y a pas de tailleur pour faire des habits pareils. Il faut leur faire prendre un peu l'air avant de les rentrer, l'eau de la mer à dû joliment les abimer. (*Ici on entend jetter des cris au-dehors.*) Que veulent dire ces cris.

(*Il remonte la scène, plusieurs Brésiliens entrent par la droite, et s'avancent vivement vers Pédro.*)

SCÈNE VII.

PEDRO, Les Brésiliens.

UN BRÉSILIEN.

Monsieur Pédro, c'est ce diable de singe qui vient de se montrer à l'entrée de notre champ. Il a fait peur à toutes nos femmes... Ah! si j'avais pu l'attraper...

(*Ici Jocko traverse vivement le théâtre de droite à gauche, et va se cacher derrière le bouquet de palmiers.*)

PÉDRO.

Il y a plusieurs jours qu'il était venu de ce côté... vous dites qu'il n'est pas loin, tant mieux... si je puis le prendre au piége que j'ai tendu autour de ce tamarinier.

(*Il montre l'arbre qui est à gauche.*)

LE BRÉSILIEN.

C'est votre grand filet vert.

PÉDRO.

C'est que ce coquin de Jocko nous vole tout quand il descend par ici.

LE BRÉSILIEN.

Que je voudrais donc le voir notre prisonnier...

PÉDRO.

Il aime assez le fruit que porte cet arbre. (*Jocko regarde Pédro très-attentivement.*) Qu'il y vienne.... mon filet est tendu... (*Les Brésiliens regardent le filet, Jocko suit des yeux tous les mouvemens de Pédro.*) et en tirant cette petite corde.) (*Il tire la corde, le filet se ferme.*) Crac, voilà mon Jocko prisonnier.

(*Jocko, toujours à la même place, fait tous les gestes de Pédro.*)

LE BRÉSILIEN.

Ça serait drôle de le prendre comme ça tout vivant...

PEDRO.

S'il était là, dans mon filet, je lui chanterais la chanson qui a été composée sur lui.

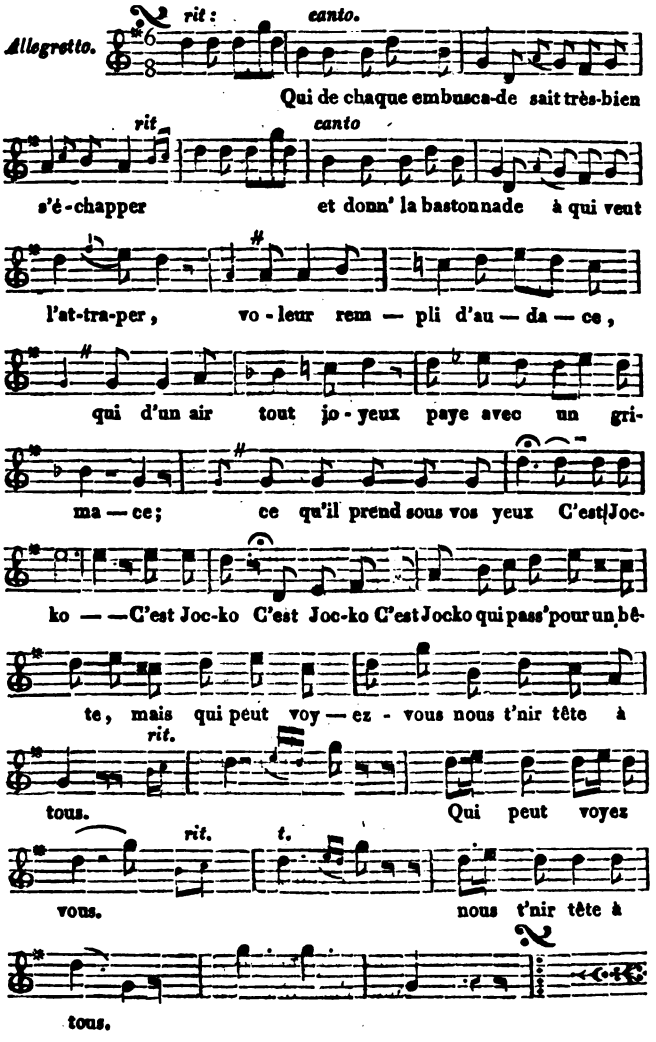
LE BRÉSILIEN.

Elle est gentille cette chanson, je l'ai entendu chanter par la petite Cora.

Digitized by Google

PÉDRO.

Par la petite Cora, allons donc; elle ne la chante pas comme moi.... Ecoutez, mes amis, je vais vous en régaler.



Digitized by Google

Deuxième couplet.

Qui de chaque embuscade
Sait très-bien s'échapper?
Qui donn' la bastonnade
A qui veut l'attraper?
Voleur rempli d'audace,
Qui, d'un air tout joyeux,
Paie avec un' grimace
Ce qu'il prend sous vos yeux?
C'est Jocko (*bis.*) qui pass' pour un' bête,
Mais qui peut, voyez-vous,
Nous t'nir tête
A tous.

CHOEUR DE BRÉSILIENS.

Qui peut, voyez-vous,
Nous t'nir tête
A tous.

Troisième couplet.

Quel lutin invisible,
Par un bruit sans pareil,
Du créole paisible
Vient troubler le sommeil?
Qui ranime les flammes
Des époux endormis?
Qui réveille les femmes
Pour damner leurs maris?
C'est Jocko (*bis.*) qui pass' pour un' bête,
Mais qui peut, voyez-vous,
Nous t'nir tête
A tous.

CHOEUR DE BRÉSILIENS.

Qui peut, voyez-vous,
Nous t'nir tête
A tous.

Digitized by Google

(*A la fin de chaque couplet Jocko monte sur un arbre, change de place et saute de branche en branche. Quand il entend prononcer son nom, il doit faire des grimaces, et se montrer très-attentif. Tous ses jeux sont inaperçus des personnages qui sont en scène.*)

LE BRÉSILIEN.

Adieu, monsieur Pédro, à ce soir.

PÉDRO.

A ce soir, mes amis. (*Fausse sortie.*) A propos, n'oubliez pas de venir tous après votre ouvrage, j'ai à vous faire part d'une petite fête que nous allons donner ici. Il faut que tout le monde me prête la main.

LE BRÉSILIEN.

Comptez sur nous, monsieur Pédro. (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE VIII.

PEDRO, JOCKO, *sur un arbre.*

PÉDRO.

Ah! tandis que je suis seul, si je faisais ma petite collation du matin? avec ça que je meurs de soif. (*Il prend un panier qu'il a apporté.*) Voilà une excellente bouteille d'eau-de-vie, des fruits secs, et de la crême. (*Jocko descend doucement de son arbre, il pousse la bouteille que Pédro vient de poser derrière lui, et la renverse.*) Cette crême doit être délicieuse. (*Il pose le pot à côté de lui.*) Mais d'abord il faut boire. (*Il voit sa bouteille renversée.*) Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire? (*Même jeu de Jocko, du côté du pot de crême.*) Voilà mon eau-de-vie et ma crême renversées... que je suis maladroit; me voilà réduit à manger des dattes toutes sèches... comme c'est rafraîchissant...

(*Pendant ce monologue, Jocko s'est approché de la malle, et s'est affublé d'une grande redingotte et, d'un chapeau que Pédro avait mis à l'air la scène précédente.*)

PÉDRO, *l'apercevant par derrière.*

Ah! voilà un étranger là bas. (*Il se lève.*) D'où vient donc ce monsieur-là? je ne le connais pas... je parie que c'est quelque personne attachée au nouveau gouverneur... il faut lui faire politesse... Dites donc, monsieur... Est-ce qu'il ne m'entend pas... monsieur... j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il ôte son chapeau, le singe en fait autant; ils se regar-*

Digitized by Google

dent en face ; Pédro jette un cri.) Ciel ! qu'est-ce que c'est que ça ?... c'est le singe. (*Il court à la malle.*) avec les habits de mon maître... attends, attends, tu vas avoir affaire à moi

(*Il court après Jocko, et le saisit par les pans de la redingotte qu'il a endossée, et il le fait tourner plusieurs fois. Jocko fait un mouvement, ses deux bras sortent ensemble de la redingotte et Pédro, qui la tient toujours, va tomber à terre. Jocko lui fait des grimaces.*

PÉDRO, *se relevant.*

C'est égal, je ne te quitterai pas. (*Il saisit un bambou et veut en frapper Jocko. Le singe esquive les coups et finit par s'emparer du bâton.* (*Criant.*) Ahie ! ahie ! je suis moulu, je n'en viendrai jamais à bout... ma foi, sauve qui peut.

(*Jocko le poursuit ; il sort par la gauche.*)

SCÈNE IX.

JOCKO, *resté seul.*

(*Il fait des sauts et des gambades, il ramasse tous les objets du déjeûner, et montre son adresse à s'en servir, il prend le petit panier, le retourne, le regarde, s'en fait un capuchon. Ici on aperçoit une flèche qui est lancée du dehors, et qui vient tomber aux pieds de Jocko. Le singe devient inquiet, regarde de tous côtés, aperçoit Cora, et remonte se cacher dans un arbre.*)

SCÈNE X.

CORA, *elle arrive en courant ; elle tient un arc et porte un carquois*

(*Avec dépit.*) Maudit perroquet ! je l'ai encore manqué... je suis bien maladroite aujourd'hui, j'aurais parié que ma flèche allait l'atteindre... je ne retrouverai pas de longtemps son pareil... un haras superbe, que je voulais offrir au seigneur Fernandez, pour augmenter sa riche collection... aussi, c'est monsieur Dominique qui en est cause : il courait après moi, il voulait m'embrasser. (*se retournant.*) Le voilà qui revient, je veux bouder un peu... non, cachons-nous plutôt... là... sur ce tamarinier... il ne me verra pas, et je continuerai ma chasse quand il sera rentré.

(*Elle monte sur le tamarinier où Pédro a placé son filet.*)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

CORA *sur l'arbre*, DOMINIQUE.

Il entre précipitamment en regardant autour de lui.

DOMINIQUE.

Je l'ai pourtant aperçue... Je gagerais qu'elle est cachée dans quelque buisson (*Appelant.*) Mamz'elle Cora! Mamz'elle Cora! montrez-vous, j'ai quelque chose de bien gentil à vous dire, quelque chose qui vous fera bien plaisir. (*Cora fait un mouvement, son arc lui échappe, et vient tomber au pied de l'arbre.*) (*Dominique se retournant.*) Ah! j'étais bien sûr que je vous trouverais.

CORA.

Laissez-moi, Monsieur, je ne veux pas vous parler.

DOMINIQUE.

Je dis que vous l'avez joliment manqué, le perroquet.

CORA.

Taisez-vous, bavard, si je descends je ne vous manquerai pas.

DOMINIQUE, *en s'approchant du tamarinier.*

Descendez, je vous en prie.

CORA.

Quand vous serez parti.

DOMINIQUE.

Moi qui vous aime tant!

CORA.

Je vous aimais bien aussi un petit peu, mais à présent je ne puis vous souffrir.

DOMINIQUE.

Permettez-moi seulement de vous offrir ce collier que j'ai fait exprès pour vous.

CORA, *changeant de ton.*

Un collier!... Il est joli... mais je ne veux pas le recevoir.

Au moment où Dominique se dispose à monter sur l'arbre, Jocko paraît derrière. Cora se fâche; Dominique l'embrasse; elle appèle Pédro. Jocko, sans être vu, tire la corde comme il l'a vu faire à ce dernier, et les deux amans sont pris dans le filet.

CORA, *surprise.*

Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire?

Digitized by Google

DOMINIQUE.

Ah ! si mon papa venait de ce côté.

CORA.

Nous sommes pris dans un filet.

SCÈNE XII.

Les Précédens, PEDRO.

PÉDRO.

Ah! le diable de Jocko m'a-t-il fait assez courir.

DOMINIQUE, *à Cora.*

Voilà papa, taisons-nous.

Ils se tiennent l'un contre l'autre.

PÉDRO.

J'ai dans l'idée que je ne tarderai pas à le prendre... Si je tiens jamais mon singe...

DOMINIQUE, *à part.*

Je crois qu'il m'a vu.

PÉDRO.

Je me vengerai de la bonne manière... (*Se retournant.*) Eh! mais, le filet est fermé, est ce qu'il serait déjà pincé ? Allons voir. (*Il s'approche doucement de l'arbre.*) Ah ciel ! Dominique et Cora !

DOMINIQUE.

Oui, papa.

PÉDRO.

Voulez-vous bien descendre.

DOMINIQUE.

Nous ne pouvons pas, nous sommes pris au piége.

PÉDRO.

Eh bien, j'ai joliment réussi, moi qui voulais les empêcher de se voir ; je tends un filet tout exprès pour les réunir... Mais comment se fait-il... (*Ici Jocko paraît sur le devant de la scène en faisant des grimaces à Pédro.*) Ah! te voilà encore, toi... Attends, attends, je ne te manquerai pas. (*Il va sonner la cloche qui se trouve auprès de l'habitation.*) Voilà du renfort qui me vient. (*d'une voix forte.*) A moi, mes amis !

Plusieurs Brésiliens arrivent par la droite ; Pédro leur montre Jocko; celui-ci qui les aperçoit, s'empare de l'arc et de la

Digitized by Google

le se livrer à toute sa joie. (*Fernandez va s'asseoir, il fait signe à Jocko qu'il a soif, Jocko grimpe rapidement au haut d'un cocotier, fait tomber un coco et descend de l'arbre en le faisant courber jusqu'à terre, alors il le lâche et retombe sur ses pieds; il prend un caillou, casse le coco et vient l'offrir à Fernandez, ce dernier le prend et boit.*)

FERNANDEZ, *tirant une montre.*

Jocko, quelle heure est-il ?

Jocko prend la montre la met à son oreille; en regardant le cadran avec beaucoup d'attention, et va chercher dans sa cabane un petit tambour, fait en dos de tortue, il frappe dessus six fois avec une baguette et rend la montre à Fernandez.

FERNANDEZ.

Jocko, la musique...

Jocko va dans sa cabane et apporte une petite mandoline.

FERNANDEZ, *la prenant.*

Voilà ce qu'il aime le plus, le son de cet instrument l'ennivre de joie.

Fernandez joue de la mandoline. Jocko se met à danser, retarde et presse le mouvement, le singe suit toutes les mesures.

FERNANDEZ.

C'est bien...maintenant Jocko... (*Il lui fait signe qu'il, le laisse libre. Jocko saute dessus une liane qui tient à deux palmiers, et fait des tours de voltige, il se pend à un pied, se laisse tomber, fait des culbutes, etc., etc.*

(*A la fin des exercices du singe, on entend marcher précipitamment en dehors.*)

FERNANDEZ, *se retournant.*

Mais j'aperçois Cora et Dominique, que me veulent-ils ?...

SCÈNE III.

Le Même, CORA, DOMINIQUE.

(*Sitôt que Jocko les aperçoit, il grimpe le long de la liane, se sauve au haut d'un arbre et disparait.*)

DOMINIQUE.

J'étais bien sûr que nous le trouverions par ici...

CORA.

Venez donc, seigneur Fernandez, on vous cherche partout...

Digitized by Google

FERNANDEZ.

Que se passe-t-il de nouveau ?

DOMINIQUE.

C'est un vaisseau qu'on vient de signaler, il fait voile vers nos bords et il est sous pavillon portugais.

FERNANDEZ.

Sous pavillon portugais !... grand Dieu ! si c'était... mes amis, je cours de suite à l'habitation... et sait-on quelle est la distance du navire ?

DOMINIQUE.

Une demi lieue, tout au plus.

FERNANDEZ.

Il n'a pas de pilote, et cette côte qui est si dangereuse. Je vole lui expédier une pirogue avec un bon guide qui pourra assurer son mouillage. (*Il sort précipitamment.*)

CORA.

Je vous suis. (*Elle fait quelques pas.*)

DOMINIQUE, *la retenant.*

Un instant donc, méchante.

CORA.

Laissez-moi, laissez-moi... allez-vous encore recommencer comme ce matin ?

DOMINIQUE.

Ah ! il faut convenir que vous avez été joliment prise.

CORA.

Oui, mais le baiser vous ne l'avez pas eu...

DOMINIQUE.

Ah ! si j'avais voulu... mais c'est ce maudit singe qui m'a effrayé. . . et pourtant je ne devrais pas en avoir peur à présent, que monsieur Fernandez m'a dit une histoire. . .

CORA.

Apprenez-la moi donc ? . . . .

DOMINIQUE.

Je vous raconterai ça plus tard. .. vous sentez bien, jolie Cora, que quand on est près de vous on ne peut pas s'occuper d'autre chose.

CORA.

Tenez, pourquoi m'aimez-vous ?

(*Ici on aperçoit des nuages qui commencent à couvrir l'horizon.*)

Digitized by Google

DOMINIQUE.

Pourquoi ne m'aimez-vous pas ?

CORA.

Je n'ai jamais dit ce mot-là.

DOMINIQUE.

Mais vous n'avez jamais dit l'autre.

CORA.

Si. . . mon amitié. . .

DOMINIQUE.

Ça ne vaut rien, ce n'est pas assez fort.

CORA.

Mais votre père.

DOMINIQUE.

Faut pas faire attention à ce qu'il dit.

CORA.

Je ne suis qu'une esclave.

DOMINIQUE.

Vous êtes un amour.

CORA.

Nous ne pourrions jamais nous marier.

DOMINIQUE.

On ne sait pas.

CORA.

Je serais toujours malheureuse si j'avais la faiblesse de vous croire, et de partager votre tendresse. . . Un homme, ça ne risque rien d'être amoureux, mais une femme . .

DOMINIQUE.

Allons, vous voulez encore me chagriner.

CORA, *avec sentiment.*

Non, mon cher Dominique, mais je voudrais vous rendre plus raisonnable.

DOMINIQUE.

C'est impossible quand vous êtes là, auprès de moi, que je vous vois. . . que je touche votre main (*il la prend.*) Le feu de vos yeux se communique; il va jusqu'à mon cœur et il n'en sort plus.

Il soupire.)

CORA.

Dominique, ne me parlez plus comme ça. . . Voyez-vous, on commence par plaisanter avec l'amour, et ça finit. . .

Digitized by Google

DOMINIQUE.

Par devenir sérieux.... C'est ce que je sens depuis longtemps.

CORA.

Séparons-nous.

DOMINIQUE.

Pourquoi donc? Tenez, regardez à l'horison... Voilà le ciel qui se couvre de nuages.

CORA.

Raison de plus pour nous dépêcher de rentrer.

On entend gronder le tonnerre dans le lointain.

CORA, *se rapprochant de lui.*

Ah! je meurs de frayeur.

DOMINIQUE, *la pressant dans ses bras.*

Ça ne sera rien, ma petite Cora, vous vous mettrez à l'abri dessous ces rochers; en attendant que l'orage soit passée, je vous raconterai l'histoire de Jocko.

CORA.

Je ne veux pas y aller avec vous.

DOMINIQUE, *la pressant.*

Que craignez-vous?

CORA, *avec naïveté.*

Je ne sais pas.

(*Dominique veut l'entraîner malgré elle; elle va céder, lorsque Pédro arrive.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PEDRO.

PÉDRO, *accourant.*

Ah! sancta Maria, qu'est-ce que vois là? ils sont encore ensemble.

DOMINIQUE.

Dieu!... mon père!...

PÉDRO, *à Cora.*

Ah! çà, dites donc, petite innocente, quand vous allez à la chasse, voilà donc les perroquets que vous voulez attraper?

CORA.

Je vous jure, monsieur Pédro...

Digitized by Google

DOMINIQUE.

Mon père, ce n'est pas sa faute.

PÉDRO.

Comment ?

DOMINIQUE.

C'est l'orage.

PÉDRO.

Ah ! çà, expliquons-nous, ce matin c'était le filet et ce soir c'est l'orage... Demain ça sera autre chose. Je n'écoute plus toutes ces balivernes, je ne veux pas que vous vous trouviez ensemble. (*à Cora.*) Et si vous avez le malheur d'aimer mon fils, vous aurez à faire à moi...

DOMINIQUE.

Dieu ! que c'est ennuyeux d'entendre toujours la même chose.

PÉDRO.

Ah ! c'est ennuyeux !... Voilà pourtant comme il me parle... Ah ! que les pères sont malheureux quand ils ont des enfans... allons, séparez-vous, Voilà une tempête effroyable qui se prépare, j'aperçois déjà les singes qui quittent la forêt pour venir s'abriter dessous ces rochers. Venez avec moi.

DOMINIQUE.

Eh ! bien, nous vous suivons. (*Il donne le bras à Cora et veut courir devant Pédro.*)

PÉDRO.

Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça.

Il les rattrape, les sépare et se place entr'eux en donnant le bras à chacun d'eux, ils sortent en faisant le tour du théâtre.

SCÈNE V.

JOCKO reparaît.

On entend le bruit des raffales de la mer; le vent mugit avec force. Jocko se frotte la tête avec sa patte pour essuyer les gouttes de pluie. L'orage redouble, Jocko se sauve pour l'éviter, il court autour du théâtre, il entre dans sa cabane, et prend une branche de bananier dont il se fait un parapluie, mais le vent qui souffle avec force brise la branche et elle s'envole. Jocko ne sachant plus où se metire jette des cris et grimpe sur un palmier. Ici on voit paraître un grand nombre de petits singes effrayés par le tonnerre; ils font des mines et se mettent à sauter, plusieurs montent sur les

Digitized by Google

cocotiers pour cueillir les fruits qu'ils portent, ils les jettent à ceux qui sont en bas, ces derniers les reçoivent, les cassent et en sucent le lait. Jocko prend part à leurs jeux. L'orage augmente encore. On apperçoit à l'horizon un navire battu par la tempête. Bientôt on entend beaucoup de bruit au dehors Tous les petits singes se rassemblent dans un seul grouppe à droite, puis se retournant vers la gauche, ils lancent tous leurs cocos du même côté et s'enfuyent en jettant des cris aigus. Quelques Brésiliens entrent en courant et en regardant la mer du côté du navire. Un tocsin d'alarme se fait entendre dans le lointain. Pédro et Dominique suivis d'un plus grand nombre de Brésiliens traversent rapidement le théâtre, en criant: à la nage! à la nage! *dans le même moment la foudre éclate, le navire touche contre un rocher il sombre dans la mer. Tableau! — Tout le monde se met en devoir de secourir les naufragés. Dominique et plusieures créoles qui s'étaient jettés à la nage reparaissent bientôt, ils tiennent une femme évanouie, on les entoure.*

PÉDRO, *vivement.*

Mes amis, portez-la vîte à l'habitation, que tous les secours lui soient prodigués, il est encore temps, allez.

Tous les Brésiliens sortent par la droite, Pédro les suit en se dépitant. L'orage commence à se dissiper. Jocko paraît de nouveau, il parcourt le théâtre en montrant de l'inquiétude. Ici l'on apperçoit sur la mer un enfant attaché à un mat de beaupré encore enveloppé de son foc; les vagues menacent de l'engloutir, lorsque Jocko le voit, s'élance sur le rocher qui est à gauche et parvient en se penchant au-dessus des flots à sauver cette jeune victime; il s'avance en tenant l'enfant, et le pose sur le banc de gazon, il lui offre des bananes croyant qu'il a faim, ensuite il lui présente du coco, mais voyant que l'enfant ne dit rien, il va le placer dans sa cabane sur des feuilles, il l'enveloppe de mille manières avec tout ce qu'il trouve, le laisse dormir et veille auprès de lui.

SCÈNE VI.

PÉDRO, DOMINIQUE, CORA.

PÉDRO, *pouvant à peine parler.*

Ah! mon cher Dominique, quel événement! c'est toi, mon pauvre garçon, qui as manqué de périr en te jettant à la nage pour sauver cette infortunée.

DOMINIQUE.

Ne parlons pas de moi, mon père, je n'ai fait que mon devoir... mais soupçonne-t-on quelle est cette femme?

Digitized by Google

PÉDRO.

Hélas ! on ne soupçonne pas, on est sûr que c'est l'épouse de notre excellent maître... le navire était reconnu, il a appris toute l'étendue de son malheur et pendant qu'il envoyait un pilote d'un autre côté, le vaisseau est venu échouer ici.

DOMINIQUE.

Ainsi il a tout perdu !..

PÉDRO.

Tout! son fils, sa fortune....

CORA.

Mais dans ce moment qu'est-ce que nous pourrions faire, monsieur Pédro ?

PÉDRO.

Je n'en sais rien... courons ensemble pour savoir des nouvelles... je n'ai pas la force d'être témoin de la douleur de mon cher maître.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS UN BRÉSILIEN, DEUX MATELOTS.

LE BRÉSILIEN.

Tenez, monsieur Pédro, voilà encore deux braves matelots de l'équipage que nous vous amenons. Ils s'étaient jettés à la mer pour sauver l'enfant de notre bon maître ; ils disent qu'ils l'ont vu de loin, et qu'il a abordé sur ce rivage.

PÉDRO.

Se pourrait-il ? Oh! mes chers amis, courons tous, cherchons... Si c'était vrai, j'en mourrais de joie... Mais voici un fusil. (*Prenant le fusil que Fernandez à laissé près du rocher.*) C'est celui de notre maître, tiens. (*Il le donne à un matelot.*) Cet endroit est rempli d'animaux dangéreux, il faut nous tenir sur nos gardes. (*Ils sortent en courant.*)

Ici l'enfant se réveille en disant: Maman, je souffre *Jocko l'entendant parler vient le regarder et veut lui prendre la main; l'enfant se lève et se sauve sur le théâtre en criant*: Ah! la vilaine bête. (*Jocko court après lui.*)

L'ENFANT, *pleurant.*

Ah! ne me fais pas de mal! (*Jocko fait le calin près de lui.*)

Digitized by Google

L'ENFANT.

Est-ce que tu ne veux pas me manger?

Jocko lui fait quelques mines.

L'ENFANT., *se mettant à genoux et joignant les mains,*

Dis-moi où est maman. (*Jocko l'imite, se met à genoux et joint les mains comme lui.*)

L'ENFANT.

Eh! bien, parle donc? (*Jocko le caresse.*)

L'ENFANT, *se rassurant un peu.*

Tiens, c'est un singe comme celui que nous avons à Lisbonne, il n'est pas méchant, ah! tant mieux.

Il se lève et prend la patte du singe, celui-ci lui fait quelques grimaces, l'enfant tout joyeux s'amuse avec Jocko.

Ici paraît un énorme serpent qui traverse le théâtre au bord de la mer; Jocko l'apperçoit et devient inquiet, le serpent s'avance en quittant l'arbre. Jocko, qui le voit se diriger vers l'enfant, comprend le danger que celui-ci va courir, il le prend dans ses bras et se sauve avec lui; le serpent les suit et disparaît du côté du grand rocher.

SCÈNE VIII.

FERNANDEZ, DOMINIQUE, CORA, Brésiliens.

Ils entrent du côté opposé.

FERNANDEZ, *à Dominique et à Cora.*

Mes amis, mes chers amis, je vous remercie de vos bons soins, de votre attachement... Mon épouse est échappée à la mort, elle recouvre l'existence, et c'est toi, Dominique, toi qui l'as sauvée; ah! mon cœur pourra-t-il jamais s'acquitter de ce bienfait... Viens, que je te presse encore une fois dans mes bras.

DOMINIQUE.

Mon cher maître!

FERNANDEZ.

J'aurais voulu que tout le monde ici reçût la récompense de son courage et de son intrépidité; mais comment pourrais-je vous en offrir une digne de vous? Toute ma fortune est engloutie dans les flots, et mon fils adoré a péri avec elle! j'ai perdu tout espoir, je ne reverrai plus mon fils!! (*Il verse des larmes.*) Ma vie sera désormais flétrie par les souvenirs et les regrets! il ne me reste plus d'avenir, plus de consolations!

DOMINIQUE.

Ne vous laissez pas abattre par la douleur... vous êtes en

Digitized by Google

touré de serviteurs fidèles ; nous travaillerons tous, et cette fortune que vous regrettez...

FERNANDEZ.

Ah ! mes amis, rien ne pourra me rendre mon cher enfant ! et sa mère, à peine revenue des portes du tombeau.... elle ne connaît pas encore ce malheur accablant !... qu'elle l'ignore long-temps... Hélas ! si elle l'apprenait, je les perdrais tous deux à la fois...

Dans ce moment on voit reparaître Jocko, dans le fond, tenant toujours le petit Fernand et regardant partout avec effroi.

PÉDRO, *et plusieurs voix dans la coulisse.*

Nous le tenons, nous le tenons.

Pédro et plusieurs matelots entrent en courant, un de ces derniers couche Jocko en joue, la balle traverse le théâtre et va frapper le singe qui jette un cri épouvantable.

FERNANDEZ.

Quel est ce bruit ?

L'ENFANT, *que le singe a quitté, en recevant le coup de feu, s'approche de Fernandez, et s'écrie :*

Ah ! c'est mon papa !

FERNANDEZ.

Dieux ! que vois-je ? serait-il vrai... mon fils !

DOMINIQUE.

Son fils !

FERNANDEZ, *avec une joie délirante.*

Non, ce n'est point une erreur... mon cœur n'y peut plus suffire... Ah ! mon cher fils. (*Il l'embrasse plusieurs fois.*) Mais dis-moi, mon ami, comment te trouves-tu ici ?..

L'ENFANT.

Je n'en sais rien ; j'étais sur le vaisseau, je suis tombé à la mer.

FERNANDEZ.

Et qu'est-ce qui t'a sauvé ?

L'ENFANT.

Je ne m'en souviens pas ; j'ai dormi bien long-temps, et quand je me suis réveillé, j'ai vu un singe ; il m'a donné à boire et à manger ; il n'était pas méchant, et nous avons joué ensemble ; après il est venu un gros serpent, et le singe m'a emporté, crainte qu'il ne me fasse du mal.

FERNANDEZ.

Ah ! je crois deviner ! mais le bruit que nous venons d'entendre ?...

Digitized by Google

PÉDRO.

C'est un matelot qui a tiré sur le Jocko, qui emportait votre fils.

FERNANDEZ.

Le Jocko !... grand dieu, si c'était celui ...!

L'ENFANT.

Viens donc voir comme on lui a fait du mal, ça me fait bien de la peine.

Jocko qui a encore rassemblé assez de force pour aller jusqu'à sa cabanne où il a saisi avec peine les diamans qu'il avait apporté le matin, se traîne difficilement près de Fernandez et lui jette à ses pieds.

FERNANDEZ.

Ah ! ciel ! .. quelle découverte ; c'est à lui que je dois et mon fils et ma fortune, et le malheureux pour prix de tant de services... (*il se penche vers Jocko, qui tourne un dernier regard du côté de son maître. Avec émotion.*) Mes amis, il expire !.... il expire !....

Éclat de tamtam.

Le Rideau baisse.

FIN.

Digitized by Google